Dubois de Crancé

DIALOGUE

ENTRE

LE PÈRE DUCHÊNE

ET

CARRA,

Sur l'état actuel de la République Française.

A PARIS,

De l'Imprimerie de PIERRE J. DUPLAIN, Cour du Commerce.

1793.

DIALOGUE
ENTRE
LE PÈRE DUCHÊNE
ET
CARRA,
Sur l'état actuel de la république Française.

CARRA.

BON JOUR, Père Duchêne ; vive la joie ; la semaine prochaine, sans retard ; nous faisons tomber la tête du dernier de nos tyrans.

LE PÈRE DUCHÊNE.

Vous faites justice au peuple ; c'est bien, foutre : ça va mieux que de la lui laisser faire lui-même, pouvu qu'il n'y ait pas encore quelque manigance qui jete des bâtons à

la traverse ; car, foutre, vous n'allez pas droit vous autres.

Carra. Comment, Père Duchêne, que veux-tu dire ?

Le Père Duchêne. Eh ! parbleu, ce que je veux dire saute aux yeux, comme un crapaud ; depuis trois mois, qu'avez-vous fait autre chose que de vous tourmenter dans votre manège, comme des diables dans un bénitier ? Depuis que vous nous avez dit que nous étions en république, il sembloit que la paix et l'harmonie devoient régner en France ; que vous alliez en donner l'exemple ; point du tout. On s'entendoit mieux à la tour de Babel, que dans votre assemblée ; on diroit que les autrichiens sont d'un côté, et les français de l'autre.

Carra. Ah ! mon cher, ce sont les jacobins.

Le Père Duchêne. Ah ! parbleu, Je t'y prends. Tu es donc aussi *un Rolland*, toi. Eh bien ! voyons ce que tu as à me dire contre mes jacobins ; car ils ont été bien utiles ; sans eux, il y a long-tems que toi et moi nous serions *ad patres* ; mais, s'ils ont des torts, moi je suis un franc bougre ; je ne veux que le bien de ma patrie, et je les abandonne aussi ; entrons dans ce café, nous boirons

l'eau-de-vie, il faut ça pour bien deviser.

Carra. Soit, Père Duchêne, je veux te démontrer que ces jacobins ne sont que des factieux, et je ne veux pas qu'un galant homme, comme toi, soit plus long-tems leur dupe.

Le Père Duchêne. Ah! foutre, si les bougres m'ont trompé, ils me le paieront cher; je veux que leur sacré taudis me serve de tabac à fumer.

Carra. Tu ne m'accuseras pas, j'espère, de ne pas être patriote. J'ai fait mes preuves : ce sont mes annales qui ont soutenu en France l'esprit public à la hauteur de la révolution; ma réputation est faite; j'en ai reçu le prix, puisque j'ai été honoré du suffrage de mes concitoyens dans plusieurs départemens. Tu ne me soupçonneras pas d'être assez bête aujourd'hui, pour vouloir détruire mon propre ouvrage, et sur-tout ma réputation.

Le Père Duchêne, branlant la tête. Ce n'est pas là la question.

Carra. Mais si, car je n'ai aucune preuve matérielle de ce que je vais dire, et pour te convaincre, il faut que mes présomptions soient étayées de la responsabilité de mon

caractère connu de probité et de patriotisme,

Le Père Duchêne, s'impatientant. Parles toujours, je vais allumer ma pipe, j'écoute, et je te répondrai.

Carra. Eh ! bien donc, j'entre en matière. Tu sais que jusqu'au mois de janvier 1792, les jacobins ont été excellens ; qu'à cette époque, une bande de gens violens, sortant du club des cordeliers, est venue s'y faire recevoir, et s'emparer des opinions,

Le Père Duchêne. Tu me donnes du *Louvet.*

Carra. Mais Louvet est un galant homme.

Le Père Duchêne. Ah ! foutre . . . . . allons poursuis.

Carra. Depuis ce moment, il n'y a plus eu de liberté aux jacobins. Robespierre, avec cette clique, a violenté toutes les opinions, et chassé les meilleurs citoyens : il a commencé par Brissot, qui étoit le plus accrédité, ensuite Guadet, et puis tout le chapelet. Il est resté maître du terrein, avec Collot-d'Herbois, Merlin, Chabot, qui, exagérant à qui mieux mieux, tenoient l'esprit des tribunes dans une continuelle ébullition.

Le Père Duchêne, Ah ! sacredieu, qui est-ce qui n'auroit pas été enragé au milieu de tant de

trahisons ? J'étois aussi moi, dans une foutue colère, et si je n'eus cassé ma pipe le 10 août, pour torcher tous ces gueux de contre-révolutionnaires, je crois bien que nous serions tous pendus.

Carra. D'accord : eh ! n'ai-je pas, moi, sonné l'alarme de l'insurrection ? n'ai-je pas crié aux piques dans tout le royaume ? Mais, écoute donc jusqu'au bout. Tout cela n'étoit fait que pour accaparer l'esprit du peuple, en lui indiquant Robespierre comme le seul homme digne de son estime ; on se préparoit à recueillir les fruits de cette insurrection, qui devenoit nécessaire, en le faisant proclamer dictateur par le peuple.

Le Père Duchêne. Oui, voilà ce que dit Louvet, qui, tout en faisant un crime à Robespierre de ne parler que de sa vertu, (ce qui sans doute est une pusillanimité), fout de l'encent par le nez à toute éreinte à son protecteur Rolland ; n'ai-je pas entendu ce butord à la tribune de la convention, après avoir fait un éloge pompeux de Rolland, tout-à-coup, par une réticence oratoire, s'écrier : *Non, je ne me permettrai pas de parler des vertus d'un homme au-dessus de tout éloge.* Quelle foutue flagornerie dans la

bouche d'un *représentant* du peuple envers un *commis* ! Il est vrai que ce représentant du peuple n'a jamais cessé d'être le valet de son commis.

Carra. Tu as raison, Père Duchêne, cela est vrai : aussi tu ne vois pas que dans mes annales je flagorne Rolland, j'en dis même du mal ; car j'ai dénoncé *l'apprêté de son caractère ;* et quand je prends son parti, c'est qu'il a raison ; mais je le fais par amour pour la vérité et sans adulation. S'il avoit tort, je le dirois avec la même franchise.

Le Père Duchêne. Tu fais le bon apôtre, mais tu es plus perfide encore que Louvet ; car ses bassesses ne prennent que sur les gens corrompus, sur les ci-devant aristocrates, royalistes, feuillans, dont il fait l'appel, et auxquels il désigne le point de ralliement ; mais toi, foutre, tu égares les braves gens. Dire que Rolland a le caractère *âpre*, ce n'est pas en dire du mal, au contraire, c'est lui prêter la vertu d'un vrai républicain ; cela plaît aux *sans-culottes*, tu le sais bien ; et quand, à côté de cela, tu dénigres les meilleurs patriotes, mille yeux, ton but est bien clair, tu enrôles pour le même régiment que Louvet ; la seule diffé-

rence, c'est qu'il bat la caisse dans la rue Vivienne, et toi dans les fauxbourgs.

Carra. Mais, Père Duchêne, à quel titre pourriez-vous me croire vendu, moi?

Le Père Duchêne. Ce n'est pas un soupçon d'hier : n'es-tu pas sous-directeur de la Bibliothèque nationale, avec le logement et deux mille écus de traitement?

Carra. Oui; mais ce n'est pas de Rolland que je tiens ma place.

Le Père Duchêne. Tu es donc encore plus méprisable que je ne croyois, si c'est à la cour que tu t'es vendu avant le 10 août.

Carra. Parbleu, tu es plaisant. Est-ce qu'un patriote est condamné à mourir de faim, et ne peut pas prendre une place utile sans trahir sa conscience?

Le Père Duchêne. Non, quand ce sont des traîtres ou des intrigans qui disposent des emplois; car si de pareilles gens nous donnent du pain, il faut les servir, et leur sacrifier notre honneur en échange.

Carra. Vas, tu es fou, je tiens ma place de la municipalité; Rolland y avoit nommé Champsort, et par accommodement nous partageons le fardeau et les émolumens; ainsi tu vois que je n'ai pas d'obligation

à Rolland : comment pourrois-je lui être vendu ?

Le Père Duchêne. Le voici : cela n'est foutre pas neuf, et la manœuvre est connue depuis long-tems. Rolland te paye deux mille exemplaires par jour de tes feuilles, qu'il envoie *gratis* à ceux qu'il veut ranger sous sa bannière. Il en fait autant à Gorsas, au Patriote Français, et à tous les écrivains qui le vantent. Quand tu n'aurois en bénéfice sur ce marché que deux liards par feuille, cela te feroit toujours une gratification de 1500 liv. par mois, et je crois, foutre, que ça te rend la jambe bien faite, ainsi qu'à tous ces maqueraux de littérature. Je sais bien, moi, pauvre bougre, qu'on m'a fait cette offre là de la part de Rolland, quoique mes feuilles ne sortent guère du département de Paris ; on n'y mettoit pour condition que de dire du bien de M. et Mme. Rolland ; le Père Duchêne a refusé net : il n'est pas foutu pour afforer un tonneau qui sent le fût.

Carra. Mais, où veux-tu que Rolland prenne les fonds que tu dis qu'il dispense si généreusement aux journalistes : il n'y a plus de *liste civile* ?

Le Père Duchêne. Ah ! parbleu tu me fais

là de belles histoires, et les 26 millions, sous prétexte d'achat de blés donc! est-ce pour les chiens? il faut bien le croire, puisqu'il ne nourrit les hommes qu'avec des écritures.

Carra. Allons, tu es fou. Est-ce qu'il n'en a pas rendu compte? Barbaroux lui-même l'a demandé.

Le Père Duchêne. Ah! c'est beau, voilà une belle preuve! Qui est-ce qui connoît goute à ces comptes? Les a-t-on renvoyé à l'examen d'un comité? Rolland a écrit, je crois, à la convention que le blé acheté en Angleterre lui revenoit à 21 liv. 2 sols 2 den. et demie le quintal; voilà l'enclouure, car je suis certain, moi, que les anglois ont offert en septembre le blé, à nos places de commerce, à 14 liv. 3 sols 4 den. le quintal rendu sur les lieux; demande-le aux habitans de Charleville et Sédan, qui mangent le blé à 6 liv. 10 sols le boisseau, pesant 30 liv. et à qui les anglois ont proposé d'en fournir telle quantité qu'ils voudroient à 4 liv. 5 sols. N'est-ce pas là, foutre, prendre un homme la main dans le sac? Et sur 24 millions, cela ne fait-il pas 6 millions à-peu-près de différence? Il y a là de quoi

payer des journalistes destinés *à former l'esprit public* ; aussi on ne voit pas dans ces comptes ce qu'il en a coûté pour les dénonciations de Louvet contre Robespierre (1) ; pour les contes moraux de Rolland, et de madame de Gouges, la Sentinelle, et une foule de placards qui salissent tous les murs de Paris. Y voit-on ce qu'il en a coûté pour les journaux qui se distribuent *gratis* dans les départemens ? Cependant ça va gros, et ce n'est plus le roi qui paye. Barbaroux a appétit, car il a demandé que l'on mît à la disposition du cher Rolland 24 millions de plus, afin, a-t-il dit, d'avoir du pain pour *cinq jours*, et le parti a applaudi : quelle farce !

Carra. Mais c'est pourtant clair, 24 millions d'habitans, à 4 sols par jour chacun,

---

(1) Les inspecteurs de la salle de la convention nationale sont en état de justifier que Rolland a fait imprimer par Baudouin 45 mille exemplaires de l'énorme libelle de Louvet contre Robespierre, et plus de 240 mille exemplaires de son conte moral, lesquels ont été distribués au compte de la nation, non-seulement dans les 83 departemens, mais même en Savoie, dans la Belgique, et par-tout où nos armées ont pu pénétrer.

consomment pour 24 millions de blé en cinq jours.

Le Père Duchêne. Foutu imbécille, pour qui prends-tu donc le Père Duchêne ? Il s'agit bien de savoir si les français mangent pour 5 à 6 millions de pain par jour. Est-ce que ton Rolland le donne pour rien ce blé ? Est-ce qu'il ne le revend pas ? Je suppose qu'il perde un sixième sur chaque livraison ; il peut faire venir de l'étranger du blé pour un mois, et même six semaines pour toute la France. Or, dans une année abondante, où la malveillance seule des aristocrates gêne la circulation, ces convois arrivants successivement dans les marchés, en concurrence avec le blé que vendent les plus nécessiteux des laboureurs, doit mettre l'abondance et rétablir la confiance, avant même d'être consommés, sur-tout si l'on surveille la rentrée des impôts, le paiement des biens nationaux, qui forceront les laboureurs aisés de vendre ; et je ne vois foutre pas pourquoi il faut encore 24 millions pour alimenter ton vampire politique.

Necker, en 1789, consomma 27 millions; mais il n'y avoit plus de blé en France dès le mois de mars ; et il nous a nourri tant

bien que mal. Cette année nous avons plus de blé qu'il n'en faut, nos granges sont pleines. Nous commençons la campagne, Rolland a déjà consommé 24 millions, et nous mourons de faim. Allons donc, mille tuyaux de pipes cassées, ton vertueux Rolland n'est qu'un sot, ou un frippon.

Carra. Ah ! ah ! Père Duchêne, vous vous *Maratisez !* Rolland est un homme de bien.

Le Père Duchêne (enfonçant son bonnet.) Eh mille bombes, que me fait à moi, que fait à la république cette vertu si flagornée, si vantée et si peu utile. Qu'a donc fait ce Rolland pour être l'homme par excellence ? Je le cherche dans la révolution depuis quatre ans, et ne le trouve nulle part. Cet été il a paru un instant au ministère, et l'on sait par quelle intrigue, sa lettre au roi étoit d'un bon style ; le Père Duchêne s'est reconnu là, et vouloit aller trinquer avec lui, mais il ne le trouva plus en place. Après le 10 août les patriotes l'ont rappelé, et depuis ce tems il n'a cessé de les persécuter ; au mois de septembre, tu le sais, le bon homme pleuroit, s'agitoit, emballoit la caisse et la mâtrice des assignats, et vouloit

passer la Loire. Danton (ce fier Danton, étoit bien une autre paire de manches.) Il sauva par son courage, Paris et la France, et Danton n'a recueilli pour prix de ses services, que d'atroces calomnies ainsi que tous ceux qui l'ont aidé. D'où diable vient donc cet engouement de *commande*, qui, d'un bout de la république à l'autre fait retentir le nom de Rolland, qui n'a rien fait, et proscrit ceux qui ont tout fait.

Carra. Je te l'ai dit, mon ami, *c'est sa vertu*.

Le Père Duchêne. Eh que cent mille pepins m'étranglent ; tu te mocques. Qu'est-ce qu'une vertu qui a pensé nous faire pendre, et qui nous fait mourir de faim, eh quand elle eût été plus utile, est-ce que nous sommes tous des frippons, pour que la vertu d'un homme soit un objet *d'idolâtrie*? Tiens, Carra, je vais vuider ce verre d'eau-de-vie, et ensuite je te fous mon cœur sur la table ; je sais bien que je me fie au renard, mais je n'y regarde pas. Je veux me déboutonner, car toutes ces fichaises me troublent la cervelle.

Carra. Allons, Père Duchêne, donne-moi ta pipe que je fume à mon tour, cela

m'amusera pendant que tu parleras politique:

Le Père Duchêne. Tu vas voir, foutre, si avec mon gros bon sens je ne saurai pas démêler toute cette fusée d'intrigues et d'hypocrisie. Tu me prends peut-être pour un ignorant, à cause de mon ton grossier; mais je vais chatrer mon style.

Carra. J'écoute.

Le Père Duchêne. Il faut que je remonte un peu haut, car nos maux sont déjà de vieille date, et celui qui a dit qu'il falloit chasser les membres des deux premières assemblées et les *bannir de Paris* pour les empêcher d'y intriguer, avoit raison. Si toutefois l'on pouvoit violer la souveraineté du peuple dans la personne d'un de ses représentans.

Carra. Mais le peuple n'a nommé que ceux de ces membres qui avoient justifié sa confiance par un patriotisme éprouvé.

Le Père Duchêne. Allons point de couillonnades, moi je te dis qu'il a choisi les plus mauvais; oui, foutre, plus mauvais que les Cazalès et les Maury, car ceux-là étoient connus, ils ne feroient point de mal aujourd'hui, mais un sacré Buzot, un Brissot, un Guadet, voilà les vrais ennemis

du

du peuple, car ceux-là le trompent pour l'enchaîner.

Carra. Paix donc, Père Duchêne, paix donc, il ne faut pas nommer les gens comme cela, sur-tout dans un café ; tu me disois que tu allois parler politique.

Le Père Duchêne. Oh ma politique à moi, c'est de démasquer les frippons : je te disois donc qu'on auroit bien fait de chasser tous les anciens législatifs et constitutifs, on y auroit perdu peu, et gagné beaucoup.

D'abord tous les constituans patriotes, mêmes en 1791 (et foutre, il n'y en avoit plus guères à cette époque, les Lameth et les Dandré y avoient mis bon ordre) tous ces constituans, dis-je, aimoient leur ouvrage ; ils tenoient à la monarchie, parce qu'ils l'avoient planté dans la constitution ; ils n'aiment, foutre pas la république, parce qu'elle les jette à bas de leur *piédestal*, et les mâtins ne seroient pas fâchés que tout allât mal, pour prouver qu'ils avoient fait pour le mieux, et qu'on a gâté ce qu'ils appelent leur *immortel* ouvrage. Ces gens-là ne feront donc jamais de bon cœur une constitution nouvelle dont ils avoient posé les bases, mais qui prouvera combien ils

ont été coupables en s'écartant des vrais principes, dans l'organisation du gouvernement; s'ils le peuvent, ils la feront encore plus mauvaise que l'ancienne. Voilà pour les constituans; j'en excepte quelques francs patriotes, mais je te dis, il y en a si peu que tout en leur rendant jussice, je donnerois volontiers ceux-ci pour me débarrasser des autres.

Carra. Quoi ! Robespierre. . . . .

Le Père Duchêne. Eh ! oui ; j'aime ces gens-là, mais je suis républicain moi, et je ne crois pas qu'un *homme* soit *nécessaire* à la chose publique ; car je te réponds que nous serons libres avec ou sans l'incorruptible Robespierre, en dépit du *vertueux* Rolland, et de tous les vertueux intrigans qui le gouvernent.

Carra. Je pense comme toi, que les constituans sont de trop à cette convention; car, pour la plupart, il faut qu'ils sacrifient, ou leur orgueil, ou leurs préjugés, et il y en a dans le nombre, tels que Syeez Pétion, qui, ennemis des nobles, des prêtres et de la monarchie, dès 1789, n'étoient pas pour cela dans les vrais principes de l'égalité, de l'unité de la république, qui ont

toujours tenu au gouvernement américain, et pensent peut-être avoir enfin avoir trouvé l'occasion de faire adopter leur système.

Le Père Duchêne. Ah ! parbleu, est-ce que tu crois que je ne sais pas tout cela ? Vas, vas, je n'avois pas besoin d'être des petits conciliabules, de Pétion et de Condorcet, pour savoir ce qui s'y passoit. Mais revenons à nos moutons ; je disois qu'on auroit bien fait de ne pas renommer de constituans, on auroit encore mieux fait de ne renommer aucun des membres du corps législatif, car ce sont ceux-là qui ont toujours suivi le fil de l'intrigue, et qui accaparent aujourd'hui l'assemblée, le ministre et le peuple.

Carra. Eh ! comment cela?

Le Père Duchêne. Tu le sais bien comment, puisque tu es de la clique, mais je vais te faire voir que je le sais aussi bien que toi. Tu vas voir si le Père Duchêne, quand il veut politiquer, ne s'en tire pas ausssi bien qu'un autre. L'asssmblée législative n'avoit dans le principe que deux partis, les royalistes et les patriotes ; mais bientôt les patriotes se sont divisés ; l'exposition franche de ses opinions dans une assemblée de jacobins ; qui, tantôt applaudissoient, et tantôt

gourmandoient sévèrement l'orateur étoit une marche trop subordonnée pour des ambitieux qui vouloient tout gouverner, il se forma une coalition hors des jacobins, dont Brissot, Guadet, Gensonné, Vergniaux et Lasource étoient les premiers agens.

On vit alors dans l'assemblée législative trois partis, savoir : les Dumas, Ramond, Vaublanc, et tout le côté droit qui, d'accord avec des ministres aristocrates, ne s'occupoient qu'à rétablir et faire triompher le despotisme. Ensuite la faction-Brissot, qui, fière d'une sorte de *popularité*, montroit à la cour qu'elle avoit des moyens de la maintenir, d'augmenter même sa puissance, pourvu qu'elle acceptât des ministres de son choix, ou de l'écraser. C'est ainsi que cette faction, tenant le fil de l'intrigue, contenant la cour, le peuple et les ministres, l'un par l'autre devenoit maîtresse absolue du gouvernement. Les jacobins, que les deux partis avoient un égal intérêt à traiter de factieux, résistoient de tous leurs efforts à cette double intrigue. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'une de ces factions, celle des royalistes a été détruite par les événemens du 10 août et du 2 septembre, mais l'autre, celle de Brissot, n'en a

repris que plus d'activité, 1°., parce que les ministres de son choix ont été replacés ; 2°., parce que les bureaux du ministère ont été remplis de gens à leur main ; 3°., parce que les royalistes, fayetistes, modérés, tous les ennemis de la république s'y sont réunis, d'où il résulte que cette faction, n'ayant plus à protéger, ni à combattre la cour, il lui suffit maintenant d'abattre les jacobins, pour être maîtresse du terrein, et gouverner la France. C'est ainsi que les vrais patriotes, en triomphant aux Thuileries, et croyant verser leur sang pour la liberté, n'ont fait que servir une tourbe ambitieuse qui se tenoit à l'écart, et attendoit le résultat de l'événement, pour en profiter.

Carra. Diable, Père Duchêne, je ne te croyois pas si savant.

Le Père Duchêne. Attends, attends, tu vas voir. Quand je veux monter mon imagination, je sais parler un aussi bon style que vos orateurs. Le premier sentiment de ces intrigans a été la terreur, et cela devoit être. Ils savoient bien qu'ils n'étoient pas nets. Mais bientôt ils ont fait comme les hiboux, et l'orage passé, ils sont sortis de leur trou, et, par leurs cris, ils ont affligé la nature.

Dans le mouvement de l'insurrection, les patriotes n'avoient calculé que l'intérêt public, et ne s'étoient occupés que de l'ordre nécessaire au succès de l'entreprise; on les accusa des dilapidations qu'au sein du tumulte, au milieu des flammes et du carnage, ils n'avoient pu empêcher. L'interruption subite de tous les pouvoirs constitués avoit mis dans la main de beaucoup de citoyens plus zélés, peut-être, qu'éclairés, toute l'administration. On les rendit responsables, et des négligences de leurs prédécesseurs, et des désordres du moment. Les plus criminels des conspirateurs avoient, en fuyant, échappé à la journée du 10 août. Arrêtés et renfermés dans les prisons, ils avoient préparé une nouvelle conspiration, Elle se découvre au moment où trente mille patriotes vont au-devant des prussiens, maîtres de Longwi et et de Verdun. Ces braves soldats de la patrie jetent un regard douloureux, avant de se mettre en route, sur leurs femmes et leurs enfans. Ils s'inquiètent de les laisser à la merci des monstres qui tentoient de s'échapper, et devenoient les maîtres dans Paris. La terreur, l'indignation sont les seuls sentimens qu'on écoute, on force les prisons, on égorge

les conspirateurs ; cetacte d'un violent désespoir est le crime d'une cour constamment traîtresse et féroce, il est le crime des tribunaux corrompus qui jamais n'ont puni un conspirateur, il est le crime des *honnêtes gens*, qui, n'estimant que les riches, quelques scélérats qu'ils fussent, ont méprisé le pauvre, l'ont irrité, et à force de braver sa vengeance, l'ont poussé aux derniers excès de la rage ; mais la faction de Brissot y a cherché le moyen d'écraser ses adversaires, elle s'est empressée d'accuser les meilleurs patriotes d'avoir fomenté ces jours d'horreur, on les a dénoncés à tout l'empire, comme les auteurs des assassinats, on leur a prêté des vues ambitieuses, enfin on a choisi celui à qui le peuple avoit témoigné le plus d'estime, pour l'accuser d'avoir voulu être dictateur. L'attelier de Rolland, ce bureau d'esprit public, où trente commis travaillent chaque jour à le pervertir, a été mis dans la plus grande activité ; des libelles sont partis pour tous les coins de l'empire, contre les patriotes ; les journalistes déclament, en tout sens, contre les désorganisateurs. A peine la convention a-t-elle été formée, que, pour la circonvenir, on

lui a dénoncé Marat, ensuite Robespierre, la commune de Paris, les sections, les jacobins, tous les patriotes. On a affecté de vanter la journée du 10, à laquelle on n'avoit pas contribué, qu'on avoit cherché à empêcher. Mais on poursuit, avec acharnement, tous ceux qui l'ont faite, en leur imputant celle du 2 septembre, en appelant sur eux l'indignation publique dans les quatre-vingts-quatre départemens.

Carra. Comment donc, Père Duchêne, ton style s'élève et prend de la noblesse !

Le Père Duchêne. Eh ! foutre, c'est que je suis, moi, à la hauteur de la révolution.

Carra. Mais tu avoueras du moins que ce jour de deuil a servi bien des vengeances personnelles ; qu'il étoit le comble de la plus dangereuse anarchie, et qu'il n'y avoit plus de sûreté même pour les meilleurs citoyens.

Le Père Duchêne. Calomnie atroce, plus atroce que les vengeances dont tu parles. La journée sanguinaire du 2 septembre a fait place au plus grand calme, et il n'y a péri que des conspirateurs connus, et trop long-tems impunis. La hache vengeresse du

peuple a fait tomber, à la vérité, par une méprise de nom, la tête d'un bon citoyen, de même que le 10 août a vu le peuple immoler quelques fédérés, les prenant pour des suisses ; mais, crois-tu que si on eût pu en citer un autre, la cabale l'eût négligé ? Ce jour a été un jour de vengeance nationale, et rien autre chose ; il a éclairé le supplice de bien des scélérats, et n'a malheureusement pas servi d'exemple aux autres. Je te l'ai dit, le peuple avoit encore les mains teintes du carnage du 10 août, toutes les plus noires trahisons étoient en évidence, l'indignation générale étoit à son comble, le peuple a frappé, et n'a rien écouté. Tout ce que les magistrats ont pu faire, ça été d'épargner le sang autant qu'ils ont pu, d'arracher des mains du peuple en fureur quelques victimes, et tu sais que ce jour d'horreur a vu aussi des traits d'humanité. Les bourreaux étoient nos frères, qui ont chassé les prussiens de la Champagne, les bourreaux étoient les marseillois eux-mêmes, un de leurs chefs à la tête ; la cause étoit la présence des prussiens, l'impunité des traîtres, et la certitude d'une contre-révolution. Voilà les faits, ceux qui les dé-

naturent sont des monstres hypocrites, et les complices des crimes de Louis.

Carra. Bois un coup, Père Duchêne, tu t'échauffes, et te dessèches le gozier.

Le Père Duchêne. Ah! foutre, c'est que je ne suis pas, moi, un patriote en détrempe; j'aime aussi l'ordre et la paix, mais puisque pour l'obtenir il faut marcher sur des cadavres, je veux qu'on amoncèle les ossemens des traîtres, pour servir de piédestal à la liberté.

Carra. Mais quelles vues supposes-tu donc à cette faction Rolland, qui est en guerre ouverte avec les jacobins?

Le Père Duchêne. Je ne sais, et je ne crois foutre pas que ces intrigans sachent bien eux-mêmes ce qu'ils veulent. Chaque jour ils sont balottés par les circonstances, et leurs systêmes, comme les flots de la mer, se brisent contre *le rocher* des patriotes. Par exemple, le décret que les sans-culottes du comité de la guerre ont fait rendre sur la conduite à tenir par nos généraux en pays étrangers, doit furieusement déranger leurs projets; car il est évident, par la conduite qu'on avoit tenu dans la

Belgique, à Porentruy, à Francfort, que l'on avoit le projet de sacrifier les trésors et le sang de la nation, pour former une ceinture de petits états aristocratiques comme la Suisse, afin de parvenir ensuite, sous la protection de ces mêmes états, à diviser la France, à la morceler, en séparer même des portions pour réunir à de nouveaux pays, et y organiser différentes républiques dépendantes, quoiqu'aillées ensemble. Tu sens bien que ce système a dû trouver des partisans parmi ces êtres orgueilleux, qui, à quel titre que ce soit, veulent dominer, et préfèrent d'être les chefs d'un petit état à la fraternité que se doivent tous les citoyens réunis dans un grand empire sous l'égide d'une seule administration. Mon camarade, les principes purs de l'égalité des droits tuent les petites ames, les ambitieux ne peuvent en supporter les résultats, et sous quelque rapport qu'on envisage la lutte qui, dans ce moment, fatigue nos yeux et nos esprits, elle n'est autre chose que la guerre de l'orgueil contre les principes, des riches contre les pauvres. C'est à ce calcul souterrein de l'amour-propre blessé qu'il faut rapporter la soif de domination de Rolland,

et plus encore, celle de ses collaborateurs, la division de la convention nationale, division dans laquelle on remarque des mouvemens de haine d'autant plus violens, qu'ils sont comprimés dans des motifs secrets que l'on n'ose mettre en évidence ; division dans laquelle on remarque au milieu d'une foule de bons citoyens, d'un côté des patriotes chauds, amis vrais de l'égalité, mais inquiets et chatouilleux, qui revanchent les principes comme une lione défend ses petits ; parlants sans ordre, s'interrompants sans cesse, et manquants de cette tactique qui en impose et fait prévaloir la raison. De l'autre, on voit des hommes non moins aigris, mais plus froids, plus compassés, profitans de tout, et soutenus avec plus d'ensemble par tout ce que l'assemblée renferme de ci-devant royalistes et feuillans. C'est à ce projet encore vague, flottant dans l'opinion, mais constant de violer l'égalité des droits et l'unité de la république, qu'il faut rapporter ces éternelles dénonciations contre les plus zélés patriotes, ces querelles de Rolland avec Paris, cette garde départementale, aussi dispendieuse qu'inutile aujourd'hui, mais qu'on s'efforce de

pervertir et de rendre dangereuse. Enfin, ce débord de calomnies contre les jacobins, et de louanges de Rolland, qui, enjolant les administrations de département, comme Lafayette enjoloit ses officiers, est aujourd'hui le dieu de la France, parce que tous les ambitieux sont nécessairement de son avis.

Carra. Mais il faut bien, actuellement que tout est *désorganisé*, que les bons citoyens cherchent un point de ralliement, car nous sommes dans l'anarchie.

Le Père Duchêne. Eh ! mille bombes ! est-ce que tu crois m'en donner à garder ? Notre point de ralliement ne peut être autour d'un homme, mais des principes. Dans une république, la tête qui tend à s'élever au-dessus des autres, doit être coupée, et si la convention violoit les droits du peuple, il faudroit la détruire ; voilà mon opinion, foutre. Mais le peuple doit juger ses travaux ; nous n'aurions rien à craindre, si l'on ne corrompoit pas les opinions. Et voilà d'où naît le désordre dont tu te plains. Mille tuyaux, laissons penser et parler chacun à sa guise, et nous aurons la paix. N'appe-

lons pas anarchie la lutte forcée des principes contre la corruption, la surveillance active des patriotes contre les endormeurs, qui tantôt calomnient, tantôt flagornent le peuple, le divisent en factions, le fatiguent de sa misère, et le trompent pour l'enchaîner au nom de la liberté.

Carra. Ha parbleu, tu me persuaderas que les feuilles incendiaires de Marat sont une bonne instruction pour le peuple.

Le Père Duchêne. Pourquoi pas ? C'est dans le mêlange des poisons, c'est en les mitigeant l'un par l'autre, que les médecins ont trouvé d'excellens remèdes.

Carra. Comment, Père Duchêne, toi qui es loyal, tu défends cette araignée de cave dont toute la France à horreur.

Le Père Duchêne. Dis les intrigans, foutre, oui, Marat est plus utile, moins dangereux que Louvet, que toi, peut-être, et je vais le prouver.

Carra. Ah parbleu c'est un peu fort.

Le Père Duchêne. Oh pour le coup je vais tâcher de polir mon style tout-à-fait, car je te vais, foutre, donner la fine fleur de la morale.

Sous le gouvernement d'un seul, il n'existe pour les peuples esclaves, d'autre règle de conduite, d'autres lois que la volonté du despote, et alors il n'est pas étonnant que ceux qui s'élèvent contre les abus d'un semblable gouvernement soient proscrits, et considérés comme perturbateurs : aussi les philosophes sont-ils obligés de saisir l'instant du sommeil du tyran, pour tracer à la hâte quelques vérités dont à son réveil ils deviennent les victimes. Mais ces vérités secrètement colportées, se propagent dans le silence, et finissent par engloutir le tyran, sous les débris de la tyrannie. Voilà ce qu'ont produit en France les principes et les persécutions de Voltaire, de Rousseau, de Mably et même de Raynal.

Mais lorsqu'une société est constituée en république, lorsque dans cette république l'égalité politique sert de base au gouvernement, il n'y a de dangereux que ce qui peut détruire cette égalité, sa garde est confiée par la nature à tous les citoyens qui soit en masse, soit individuellement n'ont que deux choses à faire, jouir des avantages de la loi, et surveiller ceux qui tenteroient de la violer. Or, tu conviendras, j'espère,

Carra, que le plus grand de tous les crimes, dans une république, comme le seul danger réel pour sa liberté, seroit qu'un homme esseyât de s'élever au-dessus des lois établies, et violât les bases de l'égalité, pour ramener ses concitoyens au despotisme. C'est dans ce principe profond et vrai que l'ostratracisme a pris sa source. Or, si les anciens ont considéré l'empire de la vertu comme un délit public, s'ils ont proscrit le sage, dont l'influence pouvoit diriger les esprits, et détruire l'équilibre des opinions, à combien plus forte raison doit-on surveiller, attaquer et proscrire l'intrigue et la fausse vertu.

Sans doute il est affligeant qu'un homme probe soit exposé aux atteintes de la calomnie, mais ce délit est un délit privé, peut-être reprimé par les tribunaux, enfin il n'attaque qu'un homme, et les bases de la république ne peuvent en être ébranlées; mais, si cet homme est chargé d'une administration immense, qui lui donne beaucoup de partisans, et le mette à portée de distribuer faveurs et emplois; si ses partisans intéressés à étendre son autorité et ses moyens de récompense, lui prêtent des sentimens qu'il

qu'il n'a pas, déguisent, sous des formes populaires, ses vues criminelles et son ambition ; s'ils vantent, sans mesure, et sa probité, et son administration, et ses talens, et ses vertus ; s'ils lui accaparent les opinions par une foule d'écrits répandus avec profusion, où le poison du despotisme est déguisé sous le manteau de la reconnoissance publique et de l'intérêt national, quelle ressource a le peuple, pour éviter le précipice que l'on creuse sous ses pas, et dont l'ouverture est couverte de fleurs. Un vrai sans-culotte l'a dit : *Les premiers rois ont commencé par être de flatteurs, pour devenir des brigands.*

Or, si, comme je viens de l'exposés, le plus grand danger d'une république est de donner à un homme trop de confiance et d'autorité ; si tout ce qui tend à corrompre l'opinion, est un délit public; s'il est politiquement plus dangereux pour la liberté d'une nation d'accaparer sa confiance en faveur d'un frippon ; que de lui faire perdre celle qu'elle doit à un honnête homme ; il est clair que, dans une république qui veut soutenir la pureté des principes ; la flagornerie des courtisans d'un homme est

place est un délit public, plus grave, d'une bien plus haute importance que la calomnie que pourroient lancer contre lui ses détracteurs; et, comme il n'y a pas de loi contre les flatteurs, comme il ne peut y en avoir qui réprime la basse licence de ceux qui vantent à outrance un frippon, pour tromper le peuple et l'enchaaîner, il faut que le contre-poison de ce délit se trouve dans une absolue liberté de la presse, sans quoi les opinions ne tarderont pas à s'égarer; l'équilibre sera rompu; les citoyens s'armeront les uns contre les autres; et le despotisme, souriant aux aveugles, dont, au nom de la loi, il aura provoqué le délire, il rejetera de nouvelles racines sur les cadavres des patriotes.

Enfin, je soutiens que la loi ne pouvant ni punir, ni imposer silence aux Louvet, tant qu'il y aura des *Louvet*, ils nous faudra des *Marat;* et s'il n'y en avoit pas, il faudroit en créer un pour le maintien de l'équilibre, par conséquent de la tranquillité publique.

Carra, rêvant. Ce que tu me dis-là, Père Duchêne, me fais faire des réflexions sérieuses. Marat, nécessaire au maintien de

la tranquillité publique ! c'est un peu fort : cependant cela se comprend ; mais enfin, pour surveiller les hommes en place, et dénoncer même leurs fourberies, il n'est pas nécessaire de toujours crier à la trahison, de prêcher les assassinats. Au contraire, à force d'exagérer, on révolte contre soi, on se fait haïr, mépriser, et l'on n'opère pas le bien que l'on se proposoit.

Le Père Duchêne. Que veux-tu, si Marat n'étoit pas exagéré, il ne seroit pas Marat ; il voit tout en noir, c'est son acabit. Ceux que nous croyons dignes de notre reconnoissance, il les voit armés de poignards contre la patrie, sans cesse il évoque l'ombre de Brutus ; mais il est faux qu'il soit dangereux, car le peuple ne partage pas ses sombres lubies : il se contente de la morale qu'il peut tirer de ses diatribes, il en fait son profit et repousse le crime. Voilà ce que j'ai vu depuis le commencement de la révolution ; et quant aux jours de sang qui l'ont accompagné, c'est la cour et la cour seule qu'il en faut accuser.

Garra. Enfin c'est Marat qui domine maintenant aux jacobins, et Dieu sait à quelles

déclamations, à quelles personnalités on s'y livre,

Le Père Duchêne. Que veux-tu dire ? tu n'es qu'un foutu menteur, sauf respect, Marat ne met presque jamais les pieds aux jacobins, et jamais il n'y est question de lui en son absence. Au surplus, il est membre de la convention : il y parle souvent beaucoup plus sagement que ceux qui le vexent avec tant d'indécence. Pourquoi seroit-il exclu des jacobins ? Mais, encore une fois, je te dis qu'il n'y vient presque pas, et c'est encore une infamie des journalistes vendus à Rolland, qui dénaturent dans leurs feuilles les séances des jacobins, pour révolter contre eux l'opinion des sociétés des départemens.

Quant au reproche que tu fais aux jacobins de s'occuper de personnalités, il est bien naturel qu'ils se vengent, en démasquant dans leur enceinte ceux qui les dénoncent et les calomnient devant toute la terre. S'il n'étoit ici question que d'eux, ils mépriseroient leurs ennemis et n'en parleroient pas ; mais la chose publique est liée à leur cause, et ceux qui les attaquent ne

le font que pour égarer l'opinion. Au surplus, la tribune des jacobins n'a-t-elle pas été constamment le tribunal où les ennemis du peuple ont été mis en cause? N'y a-t-on pas dénoncé les Cazalès, les Maury, ensuite les Lameth, Dandré, Barnave, Duport, Lafayette; puis successivement les Dumas, Ramond, Brissot, Guadet, et tous ceux qui ont dévié des principes? Consulte l'histoire de la révolution, et dis-moi dans quelle circonstance cette société a trahi les intérêts du peuple? Quelle cabale a-t-elle fait contre la liberté? Où sont les hommes qu'elle a dénoncé à l'opinion publique qui n'ont pas trahi leur patrie? La faction *Brissot et Rolland* se croit encore en possession de l'estime publique: elle crie à la calomnie; la faction *Rolland et Brissot* finira comme celle de Lafayette; l'expérience du passé garantit l'avenir, et ce sera un triomphe de plus pour la cause de l'égalité; car, jusqu'ici, elle n'a combattu que des préjugés: elle doit maintenant attaquer l'intrigue et l'écraser.

Carra. Ma foi, Père Duchêne, tu rajeunis; la révolution t'a formé, et je suis charmé d'avoir passé avec toi cette soirée,

j'en ferai mon profit. Mais ne vas pas mettre notre conversation dans tes feuilles, car cela me compromettroit, et je serois obligé de te donner un coup de peigne dans mes Annales; soyons bons amis, et ne nous chicanons pas.

Le Père Duchêne. Je me fous de toi et de tes Annales: le Père Duchêne est un bougre qui va droit et ne craint rien.

Vive la nation, et au foutre les intrigans!